

*M. de Talleyrand — car c'était le prince de Bénévent en personne — boit illent non sans grâce, pénétra dans le luxueux cabinet directorial de M. Mouillasson*

**TALLEYRAND** chez  
**WILSON & CLEMENCEAU**  
 par Clément Vautel  
 compositions de Jean Routier

**A**YANT gagné un nombre respectable de millions pendant la guerre, M. Mouillasson, fabricant d'ersatz de margarine, fonda le *Mondial*, grand journal politique, économique et même quelque peu littéraire.

M. Mouillasson était dans son luxueux cabinet directorial quand Ernest, l'huissier qui défendait sa porte, lui présenta une carte de visite ainsi libellée :

TALLEYRAND  
 ANCIEN DIPLOMATE

— Connais pas ! dit M. Mouillasson...  
 Qu'est-ce que c'est que ce Monsieur ?

Ernest répondit :

— Il a l'air bien... Pas tout jeune. Il boite un peu.

— Que me veut-il ?

— Il m'a dit qu'en voyant sa carte M. le directeur du *Mondial* le recevrait tout de suite.

— Les raseurs disent tous ça... Enfin, faites entrer ce phénomène !

M. de Talleyrand — car c'était le prince de Bénévent en personne, qui après avoir fait faux-bond à l'Église, à la République, à l'Empire et à la Royauté, avait rompu avec l'au-delà. — M. de Talleyrand, boitillant non sans grâce, pénétra dans le cabinet de M. Mouillasson.

M. Mouillasson, qui aimait assez à avoir l'air rude et pressé des business men américains, lui demanda, sans autre politesse :

— Désirez, m'sieu ?

— Monsieur, je désire entrer au *Mondial* pour y traiter, à l'occasion du Congrès de la Paix, les questions de politique étrangère.

— Vous ? Vous désirez traiter les...  
 — Moi, monsieur...  
 — Vous en avez de bonnes ! Ainsi, vous croyez que je vais conster la plus importante rubrique de mon journal au premier venu ?

— Mais Monsieur, je ne suis pas le premier venu : je suis Talleyrand.

— Talleyrand, Talleyrand, ça ne me dit rien... « Ancien diplomate » c'est possible, mais il y a tant d'anciens diplomates par le temps qui court ! Vous comprenez, j'ai, parmi mes rédacteurs, deux anciens généraux, sept anciens ministres et j'ai l'intention de faire faire les « chiens écrasés » par un ancien préfet de police...

— Si j'avais su, j'aurais amené Fouché !

— Connais pas... Préférerais Lépine ! Etes-vous au moins ancien ambassadeur ?

— Justement, j'ai été ambassadeur de France à Londres.

— C'est drôle, je ne me souviens pas...

— Oh ! Il y a long-temps !...

M. Mouillasson n'était pas homme à se laisser « épater » — comme il disait — par un ancien ambassadeur. Tout de même, il crut devoir se montrer moins distant... Et comme il aimait à prendre des décisions brusques, il dit à Talleyrand après un instant de silence :

— Eh bien, c'est entendu... je vous prends pour tenir le rayon de la politique extérieure au Mondial.

— Monsieur, je vous remercie...

— A l'essai, bien entendu !

Talleyrand s'inclina... Il allait prendre congé, quand, fixant d'un regard peut-être ironique le visage glabre du millionnaire, il s'exclama :

— Savez-vous qui vous me rappelez, M. Mouillasson, avec votre profil et votre façon de traiter les affaires ?

— Non...

— Napoléon !

Et M. Mouillasson de répondre, simplement :

— Je le sais... On me l'a déjà dit !

Les rédacteurs du Mondial accueillirent

assez froidement le nouveau venu... Le courttrériste théâtral lui lança cette pointe :

— Alors, vous avez choisi « Talleyrand » comme pseudonyme ? C'est assez gentil... Moi, je ne sais pas qui me retient de signer mon « courrier des Spectacles » Molière ou Gondinet !

— Pardon, c'est que je suis Talleyrand en personne, le vrai Talleyrand...

Ce fut un éclat de rire général et chacun, dès ce moment, trouva que le rédacteur de la rubrique de l'Étranger était un « type vraiment rigolo ».

Talleyrand s'était mis, en quelques jours, au courant de la situation diplomatique... Si extraordinaire qu'elle fût, elle ne l'étonnait pas :

le prince de Bénévent en avait vu bien d'autres ! « J'arrive au bon moment, se disait-il : ce Congrès de 1919 me rappelle le Congrès de Vienne... Alors il y avait Metternich : c'était amusant. Mais cette diplomatie du xx<sup>e</sup> siècle est vraiment curieuse... D'abord, les femmes n'y jouent aucun rôle ! Ma nièce, la duchesse de Dino, trouverait que les filles d'Eve, qui perdit le monde, peuvent bien chercher à se réhabiliter en sauvant les empires ! Et puis, que de roturiers dans la Carrière ! La diplomatie était, jadis, un salon : ne serait-elle plus qu'une cuisine ? »



— Si j'avais su, j'aurais amené Fouché...

— Connais pas... préférerais Lépine

M. Mouillasson demanda à son nouveau rédacteur :

— Enfin que pensez-vous de la situation ?

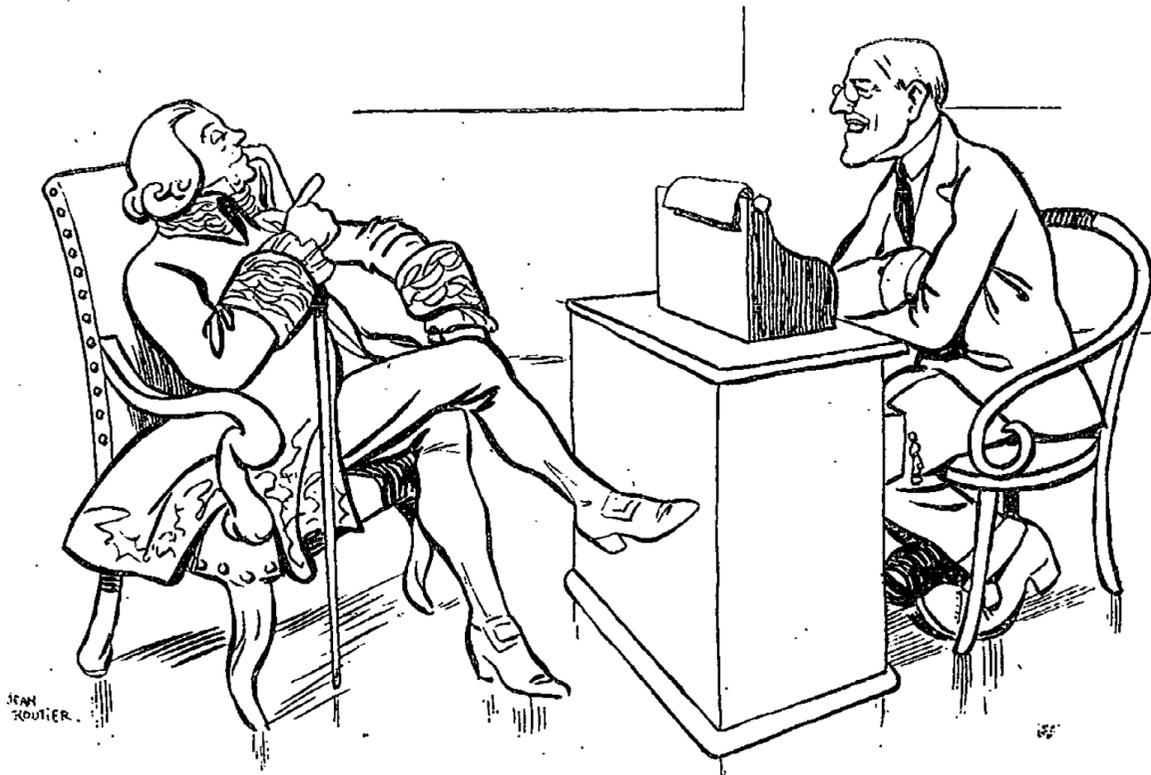
— Je pense que le moment difficile n'est pas l'heure de la lutte, mais l'heure du succès.

— Nous nous heurtons à des obstacles... C'est énervant !

— Il ne faut jamais se fâcher contre les choses, parce que cela ne leur fait rien du tout !

— Dites-moi, questionna M. Mouillasson, êtes-vous partisan de la Société des Nations ?

— J'ai déjà dit, c'était au temps de l'Autre, qu'à force de vouloir rapprocher les peuples, on s'expose à les mettre à portée des canons !



*M. Wilson, lui, était en veston. Assis devant une machine à écrire à côté d'un téléphone, il avait, évidemment, une allure plus moderne que l'ex-évêque d'Autun*

— Enfin, ne croyez-vous pas que l'occasion est bonne pour donner au monde une paix éternelle ?

Talleyrand eut un sourire bizarre et répondit :

— Il y a des occasions qui ont un faux chignon : quand on veut le saisir, il vous reste dans la main !...

L'ancien évêque d'Autun n'avait pas changé : sceptique, railleur, doué d'un bon sens implacable, il entrait avec son expérience de l'histoire et des hommes dans cette diplomatie moderne où les idéologues semblent vouloir supplanter les réalistes... Et les discours qu'il entendait lui faisaient souvent hausser les épaules.

Le premier article de Talleyrand était intitulé : Ne rêvons pas « la » Paix : faisons « une » Paix. On y lisait des choses comme ceci :

« Il faut avoir été berger pour apprécier le bonheur des moutons... Un long discours n'avance pas plus les affaires qu'une robe traînante n'aide à la marche... L'encre des diplomates s'efface vite quand on ne répand pas dessus de la poudre à canon... »

La censure coupa cette phrase, dans laquelle elle voyait sans doute une allusion malveillante à quelque grand allié : « C'est

un grand malheur pour une nation qu'un brave homme dans une place qui exige un grand homme ».

Talleyrand terminait son « papier » en disant : « Depuis six mille ans et plus les hommes cherchent la paix. En 1806, Napoléon disait : — Cette guerre sera la dernière des guerres ! Les hommes n'ont jamais trouvé que des paix successives, fragiles, illusives. Mais c'est parce qu'ils croient à la possibilité de la paix définitive qu'ils font la guerre : le jour où ils sauront qu'ils se leurrent, que jamais ils n'atteindront cette Atalante, ils se laisseront de courir... Et c'est ainsi que, peut-être, nous obtiendrons la paix rêvée le jour où nous n'y croirons plus. »

Deux ou trois articles dans ce ton parurent au Mondial : ils ne plurent que médiocrement au « patron ».

M. Mouillasson fit venir Talleyrand et lui dit :

— Ce n'est pas ça !...

— Ah !... Et pourquoi ?

— Parce que toutes vos digressions ne signifient rien... Les abonnés se plaignent ma femme dit que vous êtes ennuyeux.

— Moi ?...

Talleyrand se croyait, non sans raison,

beaucoup d'esprit... Cette appréciation de M<sup>me</sup> Mouillasson le blessa cruellement, mais il se tut, ayant dit autrefois que le mépris doit être le plus mystérieux des sentiments.

— Ecoutez, proféra M. Mouillasson, je préfère que vous nous donniez des interviews...

— Des... ?

— Des interviews, je pense que c'est français ! Vous pourriez aller voir MM. Wilson et Clemenceau... Venant de ma part, vous serez reçu tout de suite !

C'est ainsi que Talleyrand dégringola du rang de leader à celui de reporter...

Que de démarches pour être admis auprès du plus démocrate des chefs d'Etat !

— Demeure, s'exclama plus d'une fois Talleyrand, on approchait plus facilement de l'Empereur !...

Le jour fixé, le duc de Bénévent revêtit son prestigieux uniforme, dessiné par David... Brodé d'ors sur toutes les coutures, en culotte courte, les cheveux poudrés, il se présenta à l'hôtel Mural, — où maints tableaux, maintes figures sculptées lui rappelèrent les plus beaux jours de l'Empire.

M. Wilson, lui, était en veston : assis devant une machine à écrire, à côté d'un téléphone, il avait, évidemment, une allure plus moderne que l'ex-évêque d'Autun.

Talleyrand parlait un anglais approximatif. La conversation s'engagea :

— Je vous remercie, dit Wilson, d'avoir pensé à reconstituer pour moi la fascinante figure de M. de Talleyrand. Vous avez tout à fait sa tête et son costume... C'est vraiment sensationnel.

Il ajouta en souriant de toutes ses dents :

— Excusez-moi de ne pas m'être déguisé en Washington... Le costume eût été moins brillant que le vôtre. Mais je me contente d'être le président Wilson...

Le duc de Bénévent s'inclina.

— Talleyrand, reprit Wilson, était le

type du diplomate de la vieille école... Il ne disait jamais la vérité. Son art consistait à tromper et les ennemis de son maître et son maître lui-même. Talleyrand ne croyait ni à la vertu, ni à l'honneur, ni à la bonté, ni à la justice, ni à rien... C'était un homme de beaucoup d'esprit ! Mais Napoléon a dit de lui : « De la boue dans un bas de soie ! »

Talleyrand, morifié, se redressa :

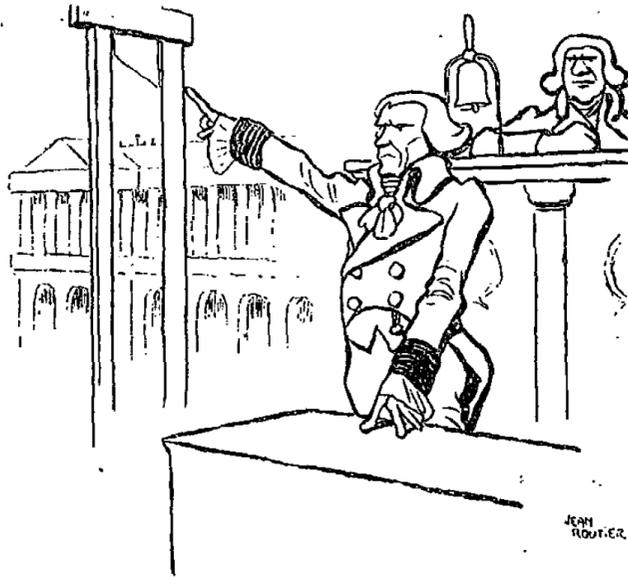
— M. le Président, dit-il d'une voix tremblante, je crois que j'ai été... que Talleyrand a été très calomnié. Ceux qui connaissent bien son histoire savent qu'il a toujours noblement servi son pays. Il a eu plusieurs maîtres : il n'a jamais eu qu'une patrie. Quant à la vertu, il ne se piquait pas d'en avoir...

En cela, il suivait une antique tradition diplomatique. Je ne crois pas que dans les affaires publiques, il faille se montrer un personnage digne de la Morale en actions. Vous le dirai-je ? je redoute ce règne des hommes vertueux... Souvenez-vous de Robespierre que nous avons surnommé l'Incorruptible : il a fait mourir bien des gens au nom des théories de Rousseau, le plus tendre, le plus sensi-

ble de nos philosophes. Une diplomatie à la Jean-Jacques nous vaudrait des guerres effroyables... On ne gouverne ni les nations, ni les individus, par les sentiments, mais par l'intelligence et par la force.

Le président Wilson haussa les épaules en s'exclamant :

— Vous jouez très bien votre rôle !... Ma parole, vous êtes un Talleyrand tout à fait réussi ! Mais j'espère que vous ne croyez pas un mot de ce que vous dites... Vos propos s'accordent avec votre costume et votre perruque poudrée. Je prétends, Monsieur, que c'est la vertu qui sauvera le monde... Les peuples ont été, de tout temps, livrés aux intrigues de quelques orgueilleux, de quelques méchants, de quelques fourbes. L'heure est venue de redevenir honnêtes et bons... Je m'efforce, pour ma part, de ramener l'humana-



Souvenez-vous de Robespierre, surnommé l'Incorruptible... Il a fait mourir bien des gens

JEAN ROUBIER



*Talleyrand songea qu'il aurait plus de chance avec M. Clemenceau, chez lequel il se présenta vêtu à la mode du XIX<sup>e</sup> siècle... Cette interview fut interdite*

nilé et surtout ceux qui la conduisent à des sentiments meilleurs... Je crois à la fraternité des peuples et à la bonté des hommes !...

— Du Jean-Jacques ! dit Talleyrand... Vous m'effrayez ! Il doit y avoir quelque part, en France, en Allemagne, en Russie, ou qui sait, en Amérique, un petit lieutenant d'artillerie à cheveux plats qui relit Plutarque.

M. Wilson s'éleva :

— Monsieur, fit-il, je ne peux vous garder plus longtemps, bien que vous m'amusez beaucoup avec votre défroque dorée et vos discours pittoresques... Excusez-moi, je dois taper à la machine mon prochain discours sur le désarmement général !

Talleyrand prit congé, puis s'en fut rédiger le procès-verbal de cet entretien... Mais comme il s'y montrait morigénant le prési-

dent Wilson avec une hauteur tout aristocratique, la censure lui fit signifier un implacable veto.

Talleyrand songea qu'il aurait plus de chance avec M. Clemenceau, chez lequel il se présenta vêtu à la mode du XX<sup>e</sup> siècle.

— Votre homonyme, lui dit le Tigre, se tira des pires guépiers diplomatiques en lançant des boutades et des rosseries... Heureux temps où un bon mot tenait lieu de dix notes et de trois discours !

— La parole, Monsieur le président, a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée... Mais un mot n'est plaisant que s'il est vrai...

M. Clemenceau prit le duc de Bénévent par les revers de son veston :

— Voyons, questionna-t-il, si vous étiez Talleyrand, le vrai, que feriez-vous ?

— Quand les cartes sont brouillées et que les affaires se compliquent, il n'y a qu'à laisser aller les choses, comme l'eau coule à sa pente : elles finissent par se débrouiller toutes seules et s'arranger d'elles-mêmes.

— Capus a dit cela...

— Je l'ai dit avant lui...

— M. de Talleyrand, vous prenez les choses avec une désinvolture...

— J'ai dit aussi, et je le répète, qu'il faut traiter légèrement les grandes affaires et sérieusement les plus frivoles. Cette méthode a l'avantage que les esprits ordinaires ne peuvent s'en servir.

— Je voudrais bien vous y voir !... Ce sont des élégances d'aristocrate !

— Une monarchie doit être gouvernée avec des démocrates, et une république avec des aristocrates.

Le Tigre ne répondit pas tout de suite. Il réfléchissait...

— En somme, reprit-il, nous nous sommes fort bien passé d'un Napoléon pendant cette guerre... Et nous sommes vainqueurs ! Mais il nous faudrait un Talleyrand. C'était une girouette, il est vrai...

— Les girouettes ne changent pas : c'est le vent !

— Le terrible c'est que nous discutons de la paix entre gens à systèmes... Il nous manque un grand fantaisiste, un grand sceptique qui balayerait toutes les philosophies, toutes les théories, toutes les illusions où nous nous débattons. Talleyrand aurait été cet homme-là... Il avait de l'esprit !

— Mais vous, M. le Président...

— Oh ! moi, je ne suis pas un sceptique !

Je n'ai pas, comme Talleyrand, servi treize gouvernements... Mais j'en ai démolé beaucoup plus ! Oui, un réaliste cynique ferait bien au milieu de ces rêveurs : ils les ramènerait à la vérité historique, qui n'est ni un poème de Florian, ni un discours de Bourgeois... Talleyrand, où est donc Talleyrand ?

— Ici, M. le Président : c'est moi-même ! Confiez-moi le portefeuille des relations extérieures et vous verrez ! Ainsi je servirai un quatorzième maître !

Mais le Tigre, faisant un bond en arrière, avait posé sa griffe sur un bouton d'appel : un huissier parut.

— Reconduisez Monsieur, lui dit-il... j'en ai assez de discuter avec les gens qui ont perdu la boule !

Cette interview fut, comme l'autre, interdite par la Censure.

M. Mouillasson, édité, déclara à son rédacteur en chef :

— Il faut renvoyer ce Talleyrand... Il n'a aucun talent, ne connaît rien aux questions de politique étrangère et tient des propos ridicules. J'aurais dû m'en douter... Cela ne m'arrivera plus d'engager un inconnu !

C'est ainsi que M. de Talleyrand-Périgord, ministre des relations extérieures du Directoire, du Consulat, de l'Empire et de la Restauration, fut mis à la porte comme incapable, du journal de M. Mouillasson.

Je crois qu'il s'en est retourné aux Champs-Élysées, si ce n'est aux Enfers.

CLÉMENT VAUTEL



De mon temps, s'exclama Talleyrand, on approchait plus facilement de l'Empereur